



HAL
open science

À l'ombre du Panthéon : ethnographier les sans-abri à Rome

Pierre Olivier Weiss

► **To cite this version:**

Pierre Olivier Weiss. À l'ombre du Panthéon : ethnographier les sans-abri à Rome. *Terrains et Travaux : Revue de Sciences Sociales*, 2020, Vingt ans après, 36-37 (1-2), <https://www.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2020-1-page-109.htm>. halshs-02652628

HAL Id: halshs-02652628

<https://shs.hal.science/halshs-02652628>

Submitted on 28 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

À l'ombre du Panthéon : ethnographier les sans-abri à Rome

Résumé : L'article propose de restituer les éléments d'une ethnographie de trois mois durant l'hiver 2004-2005 passé avec un groupe de sans-abri à Rome. Son approche vise à décrire les logiques sociales à l'œuvre au sein de ce groupe, tout particulièrement les relations de solidarité et l'occupation des espaces publics. Cette enquête inédite présente notamment l'intérêt de décrire un groupe de sans-abri et surtout les formes de solidarité qui s'y développent, leur manière d'occuper l'espace dans une Italie qui a vu exploser la question migratoire ces dix dernières années. L'article cherche notamment à montrer que s'exerce un processus de socialisation particulier chez ces sans-abri ainsi que des logiques d'occupations spatiales qui forment l'identité des individus. Les reconfigurations spatiales participent à modifier le sens que ses occupants leur donnent.

Mots clés : sans-abri, socialisation, espace public, ritualisation, spatialisation des interactions, occupation de l'espace.

Abstract: The article proposes a reconstruction of elements of an ethnography of three months during the winter of 2004-2005 spent with a group of homeless people in Rome. Its approach aims to describe the social logics at work within this group, particularly solidarity relations and the occupation of public spaces. This unprecedented study presents the interest of describing a group of homeless people and, above all, the forms of solidarity developed in this environment, their way of occupying space in an Italy that has seen an explosion of migration in the last ten years. In particular, this article seeks to show a particular socialization process that takes place among these homeless people, as well as spatial occupation logics that forge the identity of individuals. Spatial reconfigurations modify the meaning given to them by their occupants.

Keywords: Homeless person, socialization, public space, ritual, spatialization of interactions, spatial occupation.

Pierre-Olivier Weiss
Post-doctorant en sociologie
Université Côte d'Azur / URMIS
pierre-olivier.weiss@outlook.com

Introduction

Bien qu'il existe une littérature sur les sans-abri (Choppin et Gardella, 2013), les études qui ont observé sur la longue durée la vie quotidienne de celles et ceux qui habitent la rue sont en nombre limité (voir par exemple Pichon, 1998 ; Techt, 1998 ; Dambuyant-Wargny, 2004). Si l'imaginaire autour de la figure du sans-abri nous laisse penser à un individu solitaire, lugubre et asocial, en réalité le constat est différent (Damon, 2002 : 160-164). Il existe dans la rue des formes d'organisation sociale, certes souples ou peu institutionnalisées, parfois éphémères, mais tout de même basées sur des normes, des valeurs et des croyances partagées (Pagès, 1986 ; Le Bon, 1963). Il existe également des logiques de socialisation et d'occupation de l'espace (Zeneidi, 2010) bien particulières qui évoluent chez ces personnes insérées dans les marges urbaines (Beauchez, Bouillon et Zeneidi, 2017 : 10). La problématique des sans-abri dans une ville comme Rome est significative : ville globale, présence du Vatican, tradition persistante, acceptation sociale relative de la pauvreté. Mais les sans-abri sont considérés comme un véritable problème national. Mesure contestée par l'église, cette question spatiale a néanmoins conduit le maire de Rome à interdire les pique-niques et la fouille des poubelles en centre-ville en 2008 (Damon, 2009 : 38). On sait aussi que le sans-abri subit un fort « préjugé de mobilité » (Zeneidi-Henry et Fleuret, 2007 : 2) qui ne se vérifie pas toujours dans la réalité. De plus, il est également pensé en dehors de tout lien social. Si les travaux consacrés aux sans-abri, à la socialisation et aux logiques d'occupation de l'espace public sont nombreux, en réalité ces champs thématiques se croisent peu. Ainsi, nous posons l'hypothèse que l'occupation de l'espace par les sans-abri peut être pensée comme un révélateur des relations sociales et du positionnement identitaire des individus. L'invisibilité des marqueurs spatiaux remet-elle en cause la spatialisation limitée des occupations et interactions des sans-abri dans la ville de Rome ? Il sera premièrement question des ressources mobilisées par les sans-abri pour s'adapter à un environnement qui dans une large mesure ne prévoit pas leur existence. Le sans-abri peut être défini comme un individu qui « dort dans l'espace public, dans des lieux non prévus pour l'habitation » (Firdion et Marpast, 2000) où il y a « partage de l'espace social entre les "inclus" et les "exclus" » (Pichon, 2007). Deuxièmement, un questionnement sur les logiques de socialisation s'appuie sur l'analyse des interactions à la fois avec l'environnement et entre les sans-abri.

Fruit de 96 jours d'observation participante, cet article rend compte d'une expérience de la rue à Rome en renouvelant la tradition d'observation participante popularisée par des anthropologues et ethnographes au début du siècle dernier. La première partie de l'article rend compte de l'entrée sur le terrain et de la méthode d'enquête. Des portraits d'enquêtés (personnalité, carrière de rue et rapport à la rue) sont dépeints dans la deuxième partie. De traits communs à d'autres plus singuliers, les descriptions embrassent quelques-uns des types de sans-abri (le musicien, l'ex-détenu, l'alcoolique, l'orphelin) dont les trajectoires de vie et les frontières de la désocialisation divergent. En étudiant une bande, on s'intéresse finalement peu au nombre de personnes qui la compose (Bourgois, 1992), l'intérêt est de regarder sa dynamique. La troisième partie fait référence à la manière dont s'organise la répartition des tâches afin de qualifier les types de socialisation qui s'exercent. Elles révèlent les formes utilitaristes qui se déploient chez ce petit groupe de sans-abri tout en s'institutionnalisant dans l'espace. Les logiques de socialisation et d'occupation de l'espace sont interrogées dans une quatrième partie à travers les enjeux de la vie communautaire. La description d'une journée ordinaire est l'objet de la dernière partie et met ainsi en lumière les habitudes du groupe ainsi que la manière dont la ritualisation du quotidien donne accès à une place (reconnue ou conquise) dans la rue.

Entrée sur le terrain et méthode de recueil

Peu d'études sur les sans-abri de Rome ont utilisé ce type de méthodologie, basée sur une observation de longue durée dans un terrain périlleux et inconfortable (Scandurra 2005 :

Scandurra 2014) – conduisant parfois l’enquêteur à la mort (Stuart, 2013)¹ – contrairement à la grande majorité des enquêtes portant sur les sans-abri qui, lorsqu’elles s’appuient sur un terrain concret, se placent le plus souvent du côté de l’assistance (118, Caritas, etc.) ou prennent la forme de recherche-action (Gardella, 2016 ; Grand, 2017), tendant parfois à la généralisation (Anderson, 1993 [1923]). Une des raisons majeures est la difficulté d’atteindre les personnes les plus éloignées de l’assistance publique. Depuis l’étude pionnière de Alexandre Vexliard (1957) sur les clochards à Clermont-Ferrand réalisée à la fin de la Seconde Guerre mondiale, de nombreuses recherches ont vu le jour sur ce thème (Joseph, 2005 ; Pichon, 1998) en renouvelant les interrogations (Join-Lambert, 2006). Ici, on cherche à analyser les logiques de socialisation et d’occupation des espaces chez ces individus qui aux premiers abords s’affilient autour d’intérêts communs et se définissent en opposition à d’autres groupes.

Accompagné d’Aurélien, un ami français, à la recherche d’un emploi lors d’un voyage en Italie, chaque ville nous tournait le dos à mesure que nous descendions la côte Tyrrhénienne. En arrivant dans la capitale, nous n’avions presque plus d’argent. Une rencontre fortuite avec un sans-abri a changé le cours et la substance du voyage en me permettant un accès à un groupe de sans-abri. En moins de 5 minutes, après avoir parlé de musique et sympathisé autour d’une bouteille de bière, un sans-abri nous a offert une place de parking gratuite et surveillée, ainsi qu’un toit, le Panthéon. Mon immersion dans un groupe de sans-abri, à l’origine plutôt dictée par le hasard et les contraintes matérielles, est finalement devenue un matériau riche à exploiter. Le groupe que nous avons fréquenté durant cette période était composé de sept personnes (Sroopy, Michel le Belge, Nicola, Michel l’Allemand, Stella) dont moi-même et Aurélien. Le point commun de ces individus résidait dans le fait d’être *per strada* (à la rue).

Les analyses sont construites à partir d’un journal de voyage composé de 67 pages de chaque jour passé avec les sans-abri de Rome ainsi enquêtés entre fin 2004 et début 2005². Initialement rédigé pour jouer le rôle de souvenir, ce corpus ethnographique est devenu, à retardement, un matériau de recherche³. Le voyage a fait surgir un questionnement ethnographique qui, de fait, apparaît « en cours de route ». À la manière de Walter Benjamin, je suis passé en quelque sorte de « flâneur » à « observateur expert » (Simay, 2009). Rédigées au départ sur le vif, les informations ont été au fur et à mesure systématisées. La première difficulté de la démarche ethnographique non déclarée réside dans la complexité à réaliser des entretiens très construits. Les informations arrivent au fur et à mesure et le chercheur doit y remettre de l’ordre. Cette situation est surtout vraie pour la reconstruction des parcours de vie. La seconde difficulté est la complexité à diversifier les profils et à faire varier les points de vue par des entretiens et observations avec différents acteurs, notamment. Néanmoins, nous donnons à voir une photographie de la rue dans la période berlusconienne et avant les grandes vagues migratoires de 2006, 2011 et 2016 qui vont profondément modifier la composition sociale des sans-abri.

¹ Récemment, Sherry Ortner a introduit la notion d'*anthropologie noire* pour définir : « une anthropologie qui met l’accent sur la dimension brute et brutale de l’expérience humaine, ainsi que sur les conditions structurelles et historiques qui l’encadrent ». Le texte original de la citation, en anglais, récite : “[an] anthropology that emphasizes the harsh and brutal dimensions of human experience, and the structural and historical conditions that produce them” (Ortner, 2016).

² Tenir un journal dans ces conditions difficiles et en gardant une certaine éthique demande de l’ingéniosité : aller plus souvent aux toilettes, écrire la nuit, trouver des prétextes pour s’échapper quelques instants du groupe, notamment.

³ Une situation qui n’est pas si inédite chez les ethnographes. Claude Lévi-Strauss, par exemple, réalisa ses recherches de terrain chez les Caduveo, Bororo et Nambikwara du Brésil entre 1935 et 1938 mais il ne se décida à publier les résultats de son travail ethnographique qu’une décennie après (Lévi-Strauss, 1948). Aussi, Gerardo Reichel-Dolmatoff publia son corpus ethnographique sur les communautés de la Colombie méridionale plus de 20 ans après y avoir réalisé son terrain (Reichel-Dolmatoff, 1968 ; 1970). Plus récemment, la question du temps qui parfois est nécessaire pour passer de l’expérience au texte a été discuté par Anne-Marie Peatrik (2009) et Marion Blatgé (2014)

Histoires de sans-abri : un groupe aux différents visages

Dans une ville qui compte en 2004-2005 environ 6 000 sans-abri dont 500 à 1 000 dormant à la rue (CDR, Deriu et Sgritta, 2005) – aujourd’hui la situation est bien pire comme le confirment les données de l’ISTAT (2015) et du Fio.Psd (2019) qui annonce le chiffre d’au moins 6 000 sans-abri dans la rue –, nous avons choisi d’en décrire quatre notamment parce que leurs traits particuliers constituent différentes figures, non exhaustive, que l’on rencontre dans la rue à cette époque.

De Michel le Belge à « Papa Michel »

Michel le Belge est un homme d’une cinquantaine d’années, de petite taille, à qui il manque les quatre incisives de la mâchoire supérieure. Il a les cheveux longs et gris, porte toujours un pantalon et une veste en jean où il range son harmonica. Il se chausse de manière légère avec des sandalettes, faute de mieux. La chienne blanche qui le suit partout se nomme Alaska. Dans la rue depuis vingt ans, il dort sous le Panthéon depuis près de 5 ans. Michel possède une connaissance fine des différents lieux de la capitale où il est possible de faire la manche sans risque. Ce savoir lui permet de s’installer dans les *hotspots* où l’argent se gagne rapidement. C’est la première personne qui m’a appris à *fare la musica per strada*⁴, car on ne fait pas la manche sans respecter un certain nombre de règles et de normes informelles. Leur non-respect entraîne nombre de sanctions réelles ou symboliques et conduit à des tensions fortes, voire à des actes de violence (bagarres, cris, énervements, jets d’objets). Avant de se retrouver dans cette situation, il se disait « ancien légionnaire mercenaire gitan ». Il faisait partie des gens du voyage et vivait en communauté. Il avait auparavant exercé un emploi de cuisinier, ce qui lui donnait dans la rue une certaine légitimité pour décider des menus, mais pas seulement. Sa formation culinaire ajoutée à une longue expérience de rue lui permettait de mettre en place des techniques non conventionnelles lorsque les ustensiles étaient absents, la débrouille primait⁵. Une bagarre, qui a mal tourné, l’a envoyé dix ans en prison en Belgique. Il justifiait sa présence en Italie par le fait qu’il était recherché pour un autre crime. Il attendait sa prescription pour revenir au pays. Il a intégré le groupe à l’été 2001 suite à une altercation entre son chien et le chien d’un autre sans-abri. Le prénom identique qu’ils portaient les a rapprochés et ils ne se sont plus quittés. Farouchement athée, il ne faisait jamais référence à Dieu. En conséquence, il refusait de se rendre dans les lieux de charité ecclésiastique qui distribuaient nourriture, vêtements et produits d’hygiène corporelle (savon, dentifrice, brosse à dents et rasoir), aussi par fierté. C’était un fumeur invétéré qui tournait à environ cinquante cigarettes toutes les vingt-quatre heures. Il se sentait doué dans plusieurs langues, mais en réalité il ne cessait de mélanger français, italien et romanesco. À titre d’exemple, un mélange se disait une *musculante* ou un *mix-mix*. Il utilisait le mot *bagnate* pour mouillé ou encore *Il monno è bello* (le monde est beau), fusion entre italien et langue de Rome. Cet individu d’un caractère calme au quotidien restait suivant les situations en proie à des excès de violence : « mes mains peuvent guérir, mais elles peuvent aussi tuer » [Michel le Belge, 10 décembre 2004] résume bien la dualité du personnage. Il s’appropriait des prérogatives de la *manus Dei*, la *dextera Domini* qui peut créer et détruire, élever ses proches et annihiler ses ennemis. Un soir de novembre,

« Michel le Belge s’embrouille avec un type : il met un grand coup de pied dans sa poêle et balance une bouteille en verre à deux centimètres du kiosque à journaux, effrayant les passants » [21 novembre 2004].

⁴ Michel utilise ici un mélange d’italien et de français pour exprimer l’idée de faire de la musique dans la rue. En italien on dirait plutôt *suonare per strada*.

⁵ Le sachet plastique troué avec une fourchette se transformait en passoire, l’écrase purée était remplacée par une bouteille d’alcool vide, etc.

Il pouvait facilement sur un coup de tête, dans une conversation embrasée, jeter son sac, contenant tous ses biens, dans le Tibre⁶. Ce geste radical observé à plusieurs reprises est caractéristique d'une vie qui ne tient qu'à un fil où tout peut disparaître, amenant à la création d'un nouveau départ. Durant cette période passée à ses côtés, je considérais cet homme comme une sorte de protecteur, avec lui on pouvait être rassuré, il pouvait nous défendre. Au bout de quelques jours à peine, mon ami et moi-même l'appelions « Papa Michel ». En retour, il nous appelait « les titis ». Cette utilisation langagière d'apparence anodine montre avec force un signe d'affection et d'acceptation, légitimant ainsi notre présence au sein du groupe. Cet événement symbolise aussi la dureté et la beauté de rue, entre rejet et assimilation. En ce qui concerne ses perspectives, il faisait souvent référence au fait qu'il allait « mourir dans la rue ».

Michel l'Allemand, le fêtard

Michel l'Allemand est un homme d'environ 40 ans, très grand, cheveux longs et vivant dans la rue depuis 8 ans suite à un licenciement pour faute grave. Les routes économiques qu'il a choisies l'ont conduites jusqu'à la capitale italienne et accentuées son addiction à l'alcool. Sans ressource, la rue conçue au départ comme un passage s'est rapidement transformée en refuge. Son surnom vient tout simplement du fait qu'il est allemand, mais permet de le distinguer de l'« autre » Michel, précédemment décrit. Le chapelet qu'il porte autour du cou est à considérer comme un trait à part entière de sa personnalité. En effet, son absence des églises ne remet pas en cause ses fortes croyances religieuses ; une foi qui permet de tenir le coup. La phrase *sono al telefono con Dio* (je suis au téléphone avec Dieu) pénètre les oreilles des membres du groupe à plusieurs reprises pendant la période diurne, et ce, pour préciser qu'il est en « conversation privée » avec son Dieu, inutile de le déranger. Lors d'un conflit ou d'un événement quelconque qui le contrarie, il s'écarte du groupe, positionne sa main en forme de téléphone, le pouce vers le haut pointé sur l'oreille et l'auriculaire en direction de sa bouche, et entame un dialogue mental avec celui qu'il appelle Dieu. Cette situation, entre déconnexion et prise de conscience, peut durer plusieurs minutes. Chaque fois que ce rituel se met en place, les membres du groupe le laissent seul ; rien ne peut l'arrêter, il demeure impassible à ce qui l'entoure. Cette pratique étrange, voire effrayante, pour les passants était tout à fait normale pour le groupe lui-même. Comme la plupart des gens de la rue, il possède deux chiens qui partagent sa vie depuis plusieurs années. Michel a une compagne, Stella, qui comme lui vit dans la rue depuis une dizaine d'années. Leur association est le fruit d'une bouteille d'alcool partagée lors d'un concert à *pizza San Giovanni* le 1^{er} mai 2001 où une sorte de « coup de foudre » sur la voix de Piero Pelù, comme le dit Michel « la magie », a permis que les liens se tissent et perdurent. Le manque d'intimité se rajoutant à l'ivresse, les disputes éclatent sur la place publique au vu et au su de tous, choquant parfois les passants. En ce qui concerne ses passions, il a développé une forte attirance pour la musique : il aime en écouter dans son baladeur, mais également se rendre à des concerts. Lorsqu'il porte son baladeur à ses oreilles, on peut y lire une seconde manière de s'écarter du groupe et de symboliquement chérir une intimité insaisissable (Rouay-Lambert, 2001). Michel l'Allemand a souvent le désir de faire la fête, pas seulement une fête, mais une « belle » fête : subtil mélange de musique, d'alcool, de cigarettes et d'amitié. *Sabato facciamo una bella festa !* (Samedi, on va faire une belle fête !) était répété plusieurs fois dans la semaine. Pour transporter ses affaires (couvertures, matériel canin, nourriture, ustensiles de cuisine, vêtements, radio, etc.), cet individu possédait une poussette pour enfant surnommée la « Ferrari », dont la fonction utilitaire prévalait à la discrétion ou à l'esthétisme lors des déplacements ou *sit-in* citadins. Il en était très fier et permettait fréquemment aux membres du groupe d'y entreposer leurs effets personnels. Mais la poussette avait également pour fonction de matérialiser l'espace occupé. Son côté

⁶ Les marges du fleuve qui traversent la ville de Rome sont, depuis des siècles, le dernier refuge des groupes les plus marginalisés de la ville. L'écrivain italien Pier Paolo Pasolini en a fait un décor privilégié pour ses romans réalistes, notamment *Ragazzi di vita* et *Una vita violenta*.

débrouillard lui a valu le surnom de MacGyver⁷. Par exemple, il préparait des mélanges d'alcool, en répliquant à sa manière des produits industriels tels que le Baileys ou le Limoncello⁸. Son couteau suisse se trouvait en permanence à la ceinture et il ne se passait pas une journée sans qu'il l'ait utilisé. Il gardait également un souci assidu au niveau de l'hygiène corporelle. Contrairement aux autres sans-abri côtoyés, Michel faisait sa toilette tous les jours dans une fontaine (extension du Panthéon) sous le regard des habitants. La question de la visibilité « se pose également du point de vue des personnes elles-mêmes. Que leur présence soit excessive ou invisible, les personnes sans domicile transforment l'espace public, à l'insu de la plupart de ceux qui le traversent, en un espace "mixte", à la fois public et privé » (Quaglia, 2005 : 119). En outre, Michel aimait se jouer de la police en demandant à chaque *carabiniere*⁹ qu'il croisait de saluer *il capitano* (le chef de la police) de sa part. Globalement les carabinieri répondaient par l'affirmative esquissant par là un sourire pincé. Cet acte symbolisant pour Michel une situation presque burlesque, le tout marqué par une pointe d'ironie, montrait qu'il s'autorisait à rappeler qu'il se trouvait chez lui, dans son quartier, sur sa place. Cette attitude est également la preuve d'une acceptation à demi-mot de la part des autorités d'une présence marginale au cœur du centre historique de la capitale.

Nicola : la rue comme phase transitoire

Jeune homme d'une trentaine d'années environ, Nicola a une carrière de sans-abri assez courte, mais non moins singulière. De taille moyenne, les yeux clairs, le crâne légèrement dégarni, la guitare sur le dos, il est aussi très cultivé. Contrairement aux deux autres, il n'est pas déconnecté des questions politiques, et d'ailleurs son répertoire musical le confirme. Sa particularité est due au fait qu'il est parti volontairement de son ancien appartement car des jeunes l'avaient squatté durant un voyage de deux ans qu'il avait effectué après s'être séparé de sa compagne. Lors de notre rencontre, cela faisait trois ans que son périple de rue avait commencé. Il avait rejoint le groupe durant l'hiver 2003 après une semaine resté stationné sous le Panthéon en raison des pluies diluviennes. Sans grandes convictions, il avait trouvé des compagnons de route qu'il a jugé corrects et assez solidaires pour rester. Il vivait et gagnait sa vie au moyen de sa musique. En effet, très bon guitariste, il se posait pratiquement toujours devant *La Palma*, un bar-glacier plutôt branché situé à peu de distance du Panthéon, de l'Assemblée nationale et du Quirinal, la résidence du président de la République italienne. Nicola possédait lui aussi deux chiens. Il se distinguait des autres personnages décrits sur trois points fondamentaux. Premièrement, il faisait la manche le plus souvent en solitaire, ce qui lui permettait d'être indépendant tout en se démarquant des pratiques usuelles des sans-abri (consommation incessante d'alcool et de cigarettes, bagarres, cris). Deuxièmement, il ne buvait presque pas de boissons alcoolisées pendant la période de quête, d'une part pour sa santé, et d'autre part parce que la manche fonctionne mieux lorsque les bouteilles se font rares. En effet, selon Nicola, l'alcool renvoie plutôt une image négative, synonyme de déchéance pour les passants, donateurs potentiels. Il était connu des travailleurs et des habitants du quartier. Cette connaissance très fine du quartier, de sa population et des musiques qui font gagner plus lui permettait d'augmenter considérablement ses gains journaliers (en moyenne plus de 100€ pour une dizaine d'heures de travail). Sans toit, l'instinct de survie fait développer des compétences primordiales telles que savoir où prendre une douche, où manger gratuitement et comment récupérer des vêtements propres. Troisièmement, à la différence des autres membres du groupe, Nicola demeurait très économe et se rendait fréquemment à la banque pour y déposer son argent. Sa situation de sans-

⁷ MacGyver, qui donne son nom au personnage, est une série télévisée américaine créée par Lee David Zlotoff. Ce bricoleur de génie ne quitte jamais son fidèle couteau suisse grâce auquel il fabrique toutes sortes d'inventions pour se sortir du pétrin.

⁸ Le premier est une liqueur à base de whisky et de crème ; le second est une liqueur de citron.

⁹ L'*Arma dei Carabinieri* est la quatrième force armée italienne (avec l'Armée de Terre, l'Aviation et la Marine), avec un mandat de sécurité publique. Elle a des compétences comparables à celles de la Gendarmerie en France.

abri a pris fin quatre ans plus tard, car en 2007, il a retrouvé un emploi et un logement conformément au but qu'il s'était fixé. Il travaille encore aujourd'hui comme chef pâtissier dans une boulangerie renommée de Rome¹⁰. En cela, on doit comprendre sa carrière de vagabondage comme une phase transitoire. Comme le signale justement Julien Damon, « s'il y a des entrées dans la carrière des sans domicile, il y a aussi des sorties » (1996 : 121). Il est le seul à avoir encore des liens avec ses deux filles qu'il voit tous les ans à Noël chez son ex-femme. Bien que dans la rue, le lien de filiation n'est pas totalement rompu, la socialisation familiale reste affectée par sa présence discontinue auprès de ces enfants. Les retrouvailles avec ses filles réaffirment « le lien de filiation [qui] contribue aussi à l'équilibre affectif de l'individu [...] puisqu'il lui assure protection et reconnaissance » (Paugam, 2005 : 243).

Sroopy, le démuné

Sroopy, homme de 35 ans environ, barbus, dreadlocks, est né à Katmandu d'une mère hippie de seize ans et d'un père inconnu. À l'instar des trois autres sans-abri, il dort sous le Panthéon depuis 1998, là où il a rencontré les autres membres du groupe auxquelles il quémantait des cigarettes après une journée de manche infructueuse. Homme hors du commun, il semble pourtant être un homme sans histoire, le regard perdu. Il se déplace sans cesse avec des bouteilles de vin rouge bon marché qui constitue son « carburant pour avancer ». Il en dispose soigneusement une sous sa tête durant la nuit pour parer aux tremblements corporels dus à son alcoolisme avancé. Sa manière de s'habiller (vêtements récupérés dans les poubelles) est en inadéquation totale avec le style vestimentaire considéré comme convenable par la plupart des gens. Son allure ainsi que sa forte odeur corporelle l'ont banni des commerces alimentaires du quartier qui lui refusent désormais l'entrée. Son langage est assez difficile à comprendre, il mâche ses mots, l'absence de dents n'aidant pas. Il invente aussi de nombreuses expressions telles que *oula'boula* censée traduire *à la vôtre* ou encore *nerona* pour noir. Sroopy est conscient qu'il ne possède presque aucun bien personnel si ce n'est les vêtements qu'il a sur le dos. Chaque jour, il qualifiait sa situation de *problema sociale* (problème social). Il se sent souvent persécuté lors des conversations et le simple fait de le regarder entraînait une réponse du type *cosa vuoi adesso da me!* (que veux-tu de moi !). Après le réveil, il fume une cigarette, boit un peu de vin et se lève pour commencer une activité unanimement partagée : trouver de l'argent. Le matin, « un quart d'heure après son réveil, Sroopy s'est déjà enfilé un litre de vin rouge ! » [24 novembre 2004].

Mais, à l'inverse de Nicola, Sroopy n'est pas économe. Chaque matin, ses poches sont vides et son ventre creux. En règle générale, il se poste en plein milieu d'une rue entre le Panthéon et la Fontaine de Trévi travaillant les passants par la pitié. Il parle peu et tend sa petite tasse ou simplement sa main faisant toutes deux offices de récipients pour recueillir la monnaie. Quant à la nourriture, il a aussi sa manière à lui. Il a une bonne connaissance des endroits où l'on peut manger gratuitement, dans les poubelles des restaurants du quartier. Les « bonnes poubelles » – propres – sont celles où nourriture et autres déchets sont séparés. Quant à ses perspectives futures, il a l'habitude de répéter qu'elles sont quasi nulles. On aurait tendance à dire que Sroopy survit et que ses jours sont comptés. À mesure que l'expérience de la rue s'allonge, les perspectives de retrouver un logement s'amenuisent considérablement.

Quatre portraits de sans-abri viennent d'être dressés nous permettant de comprendre la réalité quotidienne, souvent invisible, de ces individus présents continuellement dans l'espace public.

« La visibilité est souvent citée comme faisant obstacle au repos et au besoin d'isolement de ceux qui occupent de façon constante l'espace public. Cependant, trouver le bon endroit pour se poser, le bon quartier, la bonne place dans ce quartier, où l'on sera peu à peu connu et accepté par ceux qui le

¹⁰ Nicola est la seule personne avec qui le contact a été maintenu par téléphone, les autres membres du groupe n'en étaient pas équipés.

traversent, et aussi une stratégie décrite par nombre de ceux qui vivent dans la rue ou plus largement dans l'espace public. D'autre part, bien qu'être visible et reconnu comme SDF soit synonyme de stigmatisation, les liens que procure cette présence régulière sont souvent à l'origine de nombreuses ressources matérielles et morales » (Quaglia, 2005 : 123).

Ainsi, les exemples de Nicola ou encore de Sroopy sont les plus significatifs, car ce sont les plus insérés dans le tissu social local et les mieux reconnus par le voisinage : les services ou les repas qui leur sont offerts, les discussions avec les gens du quartier, etc. Ces contacts et ces liens ont été rendus possibles par une pratique régulière de la manche dans des lieux qu'ils ont adoptés et dont ils connaissent les cycles, les routines, les dangers, les publics. Cette connaissance primordiale se partageait aussi dans le groupe et favorisait les socialisations. Ces dernières doivent à lues à l'aune d'amitiés complexes qui se font et finalement dénotent d'une solidarité compassionnelle (avoir besoin de l'autre vivant) dans une survie qu'on peut qualifier de très humaine (ils se fâchent, mais ont du cœur ; ils ont tué, mais ont des remords) et où une morale existe.

Un pour tous, tous pour un !

Il est difficile de parler d'une division du travail au sens durkheimien du terme, car on s'approcherait davantage d'une forme d'organisation à solidarité mécanique (Durkheim, 1967). La solidarité étant la clé de voûte des relations intragroupes, aucun des membres n'avait un rôle complètement défini par une fonction unique. Tous étaient pour ainsi dire polyvalents à des degrés divers ; la vie dans la rue oblige ceux qui veulent y (sur)vivre à garder un minimum d'autonomie et un savoir-faire qui dépasse les quelques tâches simples. Les compétences que chacun avait pu acquérir ne remettaient pas en cause un partage des tâches plus ou moins équitable. Si certains membres gardaient une spécificité, c'était plutôt propre à leur sensibilité ou intérêt personnel.

Ce qui réunissait tout le groupe, et de surcroît représentait l'activité maîtresse de la journée, résidait dans le fait de trouver de l'argent au moyen de la manche et symbolise une logique de socialisation basée sur la survie. La manche se déroulait très souvent sur le pont Sisto¹¹. Chacun devait « faire son euro », une règle communément admise ; y déroger entraînait une forte désapprobation du groupe et entachait l'identité acquise dans le groupe. Nous reviendrons sur le fonctionnement de ce principe institué. Les cigarettes et l'alcool ne pouvaient en aucun cas manquer ; quelques minutes sans ces deux produits, qui provoquent une forte addiction, étaient le signal d'un ravitaillement imminent. La première matinée passée peut être décrite ainsi :

« Le soleil arrive, c'est cool, car il fait bien froid. 9H30, on commence à jouer de la musique. 9H50 : déjà 10€ dans le chapeau que Michel le Belge appelle 'sa carte bleue' et vont servir à acheter une bouteille de Ricard [...]. On change de lieu, le Ricard est fini en cinq minutes. Avec les 10€ suivants, les autres vont acheter une autre bouteille et la matinée continue ainsi. Un peu plus tard, plus précisément quatre bouteilles plus tard, on va enfin manger » [22 novembre 2004].

Les problèmes d'alcool et de tabac résolus, nous nous attelions à trouver de quoi nous nourrir. Généralement, Michel l'Allemand se motivait pour aller chercher la première bouteille d'alcool, puis la délégation alimentaire se partageait entre Aurélien, Michel l'Allemand et moi-même. Michel le Belge, le plus vieux du groupe, restait le plus souvent sur le pont Sisto pour garder les affaires, les chiens, et par conséquent occuper l'espace (quitter l'espace entraîne le risque qu'il soit substitué par d'autres). Si l'on obtenait plus d'argent que nos besoins physiologiques le demandaient, Michel l'Allemand se débrouillait pour nous fournir en savon, dentifrice, rasoir et chaussettes neuves, des besoins relégués au second plan. La journée était rythmée par la succession de bouteilles d'alcool. À la nuit tombée, tel un rituel presque instinctif, de retour vers le Panthéon, la recherche de cartons pour la nuit commençait à la fermeture des magasins. Les cartons, faisant office de matelas, étaient ensuite disposés sous les couchages pour atténuer la sensation de froid. Généralement, un ou deux d'entre nous s'exécutaient et en ramenaient une

¹¹ Un des ponts piétons reliant les deux rives du Tibre situé dans une zone éeue par les sans-abri.

quantité suffisante pour tous les membres du groupe. Toutes ces activités participent au processus de socialisation et de rapprochement des membres.

La différence d'âge jouait amplement dans le partage des tâches. Par son statut d'ainé, Michel le Belge demandait aux plus jeunes de lui ramener certains biens : cartons, alcool, cigarettes et biens alimentaires qui restaient pour autant une propriété collective. En échange, cet individu s'occupait régulièrement de confectionner le diner. Ses quelques petits services qu'on se rendait mutuellement étaient synonymes d'appartenance au groupe, preuves de solidarité, d'assistance et de reconnaissance. On retrouve ici les systèmes de *dons* et de *contre dons* développés par Marcel Mauss (2007 [1925]). Il y a dans ces systèmes, une triple obligation : celle de donner, de recevoir et de rendre le présent. Le don est en fait intéressé pour des raisons de socialité, prestige, domination, séduction, rivalité, mais il est absolument irréductible à l'intérêt marchand. Pourquoi le présent reçu est-il obligatoirement rendu ? Parce que la nature du don est d'obliger à terme. Ne pas rendre, c'est perdre la face et le prestige, et parfois provoquer un conflit. Privés de ressources, la relation que les sans-abri entretiennent avec les autres échappe au principe de l'échange économique, mais témoigne de l'existence d'un « nous » dans un univers peuplé d'individus à l'environnement matériel et social communs. Le conflit peut se matérialiser ainsi :

« Michel le Belge est allé violemment s'entretenir avec un type qu'il avait nourri durant trois mois et qui refusait de lui offrir un verre de Whisky » [22 novembre 2005].

En contrepartie de menus services rendus, la protection corporelle et des biens personnels offerte par la présence de chiens, notamment en période nocturne, profitait à tous. Cette protection s'étend vers tous les individus du cercle une fois le processus de socialisation suffisamment développé. En un sens, protection et solidarité chevauchent l'occupation de l'espace qui fondamentalement rematérialise un espace domestique qui fait défaut. Ces premières s'expriment de manières différentielles en fonction de leurs destinataires : les amis, le groupe, le binôme. Il faut savoir que même si la personne qui dort dans la rue est plus ou moins sur ses gardes, les conduites alcoolisées rendent logiquement la vigilance moins aiguë. Les aboiements suffisent le plus souvent à repousser les agresseurs et voleurs. En l'absence de mur, la logique d'occupation spatiale s'exprime aussi par des stratégies individuelles de protection : divers objets sont ainsi dissimulés dans le fond du sac de couchage (portefeuilles, instruments de musique de petite taille).

Toute institution, dont la définition fait preuve d'une grande plasticité (Tournay, 2011 : 3), pour subsister, doit obtenir de la part de ses membres leur participation et leur adhésion. Celles-ci exigent que les répertoires de symboles soient reconnus et utilisés par l'ensemble des membres selon les rôles et les positions de chacun. On peut considérer cette institution comme plus ou moins ouverte dans le sens où elle subordonne son dynamisme à la possibilité, pour ses agents, d'investir dans l'institution des stratégies et des tactiques relativement autonomes. De plus,

« les pratiques des personnes SDF apparaissent comme suspendues dans des espaces anonymes en dehors des réseaux de significations ancrés dans des enjeux historiquement situés. Les personnes sans-abri sont ainsi perçues dans le rapport utilitaire qu'elles entretiennent avec le territoire. Leur présence dans certains espaces ne s'expliquerait que par les bénéfices de survie qu'elles peuvent obtenir » (Girola, 2005 : 67).

Ainsi, dormir sous le Panthéon conférait un toit, plus ou moins à l'abri des intempéries, plus ou moins à l'écart de la foule et du regard des passants, mais surtout matérialisait l'espace de vie en opposition à l'espace de travail par exemple. Pour plusieurs raisons, nous sommes face à un groupe « primaire » (Cooley, 1909). Généralement, les groupes primaires sont de petite taille et définis comme des groupes de face-à-face où dominent les rapports interpersonnels. Dans ce genre de groupe, l'identification des individus au collectif est forte et les rapports de sympathie, de coopération et d'aide mutuelle dominant. On peut dire que la satisfaction de l'intérêt personnel est subordonnée à l'intérêt collectif. Aussi, dans la rue, le contrôle social est surtout

informel et spontané. Pour comprendre la relation du sans-abri à la rue et la place qu'il y prend, il est nécessaire de davantage caractériser les processus de socialisation qui s'y développent.

Spatialisation et caractérisation des interactions

Nous nous intéressons désormais aux rapports d'autonomie et d'interdépendance qui s'exercent au sein du groupe de sans-abri. En laissant de côté les relations extragroupales, nous analyserons les logiques de socialisation. Pourquoi ces personnes se sont-elles associées ? Certains sans-abri préfèrent vivre seuls et n'avoir aucun compte à rendre. Si ce groupe s'est formé, c'est qu'au-delà du hasard des rencontres, les individus qui en font partie tirent des avantages de cette association. Les privilèges les plus évidents sont une défense et un soutien mutuels (la force du groupe), le partage des savoir-faire (apprendre à jouer de la musique dans la rue) et des biens matériels (la cantine, la « Ferrari »). La vie en communauté offre d'autres avantages : se faire garder ses affaires, tuer l'ennui, passer le temps par la discussion, faire la manche à plusieurs pour se relayer.

Tout d'abord, nous aborderons ces relations plutôt « positives » pour ensuite en venir aux relations ambiguës et conflictuelles. Les relations entretenues avec Michel le Belge et qui ont permis l'intégration au groupe ont évolué de la manière suivante : connaissance sympathique d'un soir :

« On cherche un concert de percussions sans le trouver. On mange une pizza sur la place du Panthéon, en sortant du supermarché, commence notre petite aventure. On croise un vagabond belge, Michel, qui veut une cigarette. On parle, on rigole, il nous présente ses amis qui sont complètement bourrés, mais sympathiques. On leur dit qu'on fait de la musique et que nos instruments sont dans la voiture [...]. Après avoir garé notre véhicule s'en suit une ballade dans les rues de Rome à la rencontre de sa bande, on croise Michel l'Allemand avec sa poussette, puis on revient dormir au Panthéon. En se couchant, on en découvre un nouveau, Sroopy, qui a l'air encore plus alcoolisé que tous les autres [20 novembre 2004].

Puis, un blasement du premier jour qui transforme Michel en « ennemi » temporaire :

« Michel joue un peu trop son dominateur à notre goût. Ne sachant que faire, on décide de sortir de ce cercle en réfléchissant à toutes les excuses possibles pour lui avoir faussé compagnie au cas où on le recroise plus tard [22 novembre 2004].

Enfin « Papa Michel » devient un protecteur :

« Dormez près de papa Michel » [1^{er} décembre 2004].

On le croisa quelques jours après notre fuite, il ne se rappelait plus cette histoire. Dans la rue, on se croise, on se perd de vue, mais on se retrouve presque toujours. Au moins deux raisons peuvent être avancées à ce propos. Premièrement, bien qu'étant une équipe « mobile », le groupe de sans-abri se meut dans un espace assez restreint, voire quadrillé par la routine, une routine qui aide à tenir lorsqu'on a endossé un style de vie où l'horloge et le calendrier ne font plus partie du quotidien, un planning soumis aux effets du manque. Deuxièmement, l'insertion dans les réseaux à la marge ne peut se comprendre que de l'intérieur. Un espace public anodin pour le passant lambda cache parfois pour le sans-abri un point de rencontre, une zone pour récupérer de la nourriture ou des vêtements, un lieu de sociabilité. À cet aspect spatial, s'ajoute la temporalité. En effet, suivant l'heure, la fonction d'un lieu peut amplement se modifier. Par conséquent, lire les codes urbains de ce milieu spécifique s'acquiert à travers une socialisation particulière.

L'attitude de modérateur et le dévouement de Michel l'Allemand étaient antinomiques du conflit. Les relations établies avec Nicola avaient comme points d'accroche l'amitié et l'utilité. Pour preuve, mon ami et moi avons gardé ses chiens durant un de ses déplacements d'une semaine à la rencontre de ses enfants. Cet acte de confiance parmi des dizaines d'autres est la marque d'une forte acceptation dans le groupe. Lorsqu'un membre du groupe est malade, ce qui arrive sporadiquement, la solidarité se met en marche. Quand on vit dans les rues de Rome, le recours à une assistance extérieure n'est utilisé qu'en cas d'extrême urgence. Être relégué à la marge a pour effet que le premier réflexe est de se tourner vers ses compagnons de route et la possibilité d'appeler les secours n'est que très rarement envisagée. Le style de vie transforme les

repères : « plus la désocialisation perdure et plus la demande de soins diminue. L'attention à son propre corps et le ressenti du message douloureux s'altèrent » (Dequiré, 2010 : 11).

Une autre manière de faire groupe passe par l'insulte dont la plus courante est *barbone* (clochard). Ce terme appelant un attribut social dévalorisant peut s'analyser au sens de Erving Goffman (1975 : 134-136) comme un effort du stigmatisé pour échapper aux réactions sociales que sa condition d'existence suscite. Tirer parti de son stigmate à son avantage, c'est revendiquer sa différence négative pour la faire accepter comme une différence positive. Il y a donc tout un jeu de négociations identitaires où la personne stigmatisable prend le contrôle de son stigmate en le révélant ouvertement. Les tensions possibles sont annihilées à la source, éliminant ainsi les réactions gênées de la part des autres. Le sans-abri est capable, plus souvent qu'on ne l'imagine, de renverser le stigmate qui lui colle à la peau et d'ironiser sur sa situation. Comme le remarque D. Lepoutre (1997 : 79) sur un autre terrain, « nombre de "vannes" sont échangées entre pairs, ce qui constitue une manière de créer un lien social entre individus stigmatisés et par là même d'annuler ou de neutraliser le stigmate ».

La dignité des uns commence dans la reconnaissance des autres. Mais ces relations sont complexes. En effet, la vie en communauté peut avoir ses désagréments où les relations difficiles sont fréquentes. Il faut dire que l'alcool accompagnant toutes les journées, le conflit émerge souvent de petits riens qui prennent beaucoup d'importance. L'exclusion temporaire volontaire du groupe est une solution communément admise et usitée afin de résorber les tensions. La désocialisation temporaire peut être physique (se mettre à l'écart pour se calmer) ou encore symbolique (porter son baladeur à ses oreilles et communiquer avec Dieu). L'exclusion peut aussi faire office de sanction personnelle qu'on s'inflige pour demander pardon. C'est en ce sens la perte de quelque chose : le temps passé avec les autres, la gorgée d'alcool que l'on n'aura pas, etc. Cette perte peut se matérialiser avec plus d'intensité. Pour montrer son mécontentement, Michel le Belge préférait jeter son sac dans le fleuve, un événement plutôt régulier. Ce geste était lourd de conséquences, car il y rangeait le peu d'affaires qu'il possédait. Montrer aux autres que l'on a tout perdu impose souvent le respect ; la radicalité de l'acte effectué aux vues de tous ne peut être ignorée par le groupe. À ce moment-là, la tension redescendait, tout ou presque était oublié puis la vie reprenait son cours.

En s'intéressant aux relations que ces sans-abri entretiennent, il semble opportun de comprendre ce qui les unit et les pousse à rester ensemble¹². Pour participer à la vie sociale en dehors de son cadre familial, il faut qu'il s'intègre en apprenant à respecter des normes et des règles qui lui préexistaient (Paugam, 2008 : 68-75). Malgré quelques variations au cours du temps, les normes et les règles établies gardaient une base inamovible. La solidarité et le partage des biens sont la clé de voûte du code de conduite attendu du groupe vis-à-vis de chacun de ses membres. Un rite d'initiation est néanmoins nécessaire pour intégrer le groupe : rendre des services et savoir partager.

Dans les rues du centre de Rome, la différence entre les groupes de sans-abri est bien marquée, la solidarité extragroupale n'est pas pratiquée. Les *junkies*, par exemple, représentent un autre groupe assez visible de vagabonds dans le centre historique. Ces derniers et le groupe de clochards ne se côtoient pas. En effet, le style de vie des toxicomanes conduit notre groupe à faire la distinction entre les « bons » et les « mauvais » clochards. Au final, c'est seulement quand la solidarité et la fraternité sont devenues des valeurs incontournables que les personnes s'inscrivent identitairement dans le « monde de la rue », et plus précisément dans un des groupes de sans-abri. D'après ce groupe de sans-abri, cette solidarité n'existait pas chez les *junkies* qu'ils voyaient comme des « fainéants » occupant des espaces insalubres ; principales raisons de la prise de distance des habitants du Panthéon. La même démarcation est présente envers les *gens du voyage* qui vivent dans les endroits plus reculés et sont perçus par les sans-abri comme

¹² Le lien de *participation élective* relève de la socialisation extrafamiliale au cours de laquelle l'individu entre en contact avec d'autres individus qu'il apprend à connaître dans le cadre de groupes divers ou d'institutions.

organisés autour du chef de famille et l'exercice d'activités illégales, sans véritable lien avec les habitants du quartier. Ce groupe de sans-abri possédait une logique d'occupation spatiale suffisamment caractéristique qu'il s'agit ici d'étudier.

La rue : logique d'occupation de l'espace

Dès le réveil, le rituel était enclenché. Tout se déroulait dans un ordre, en apparence chaotique, mais pourtant bien déterminé où chaque étape se répétait minutieusement au fil des jours de manière « naturelle ». Les activités quotidiennes s'accomplissaient machinalement, en témoignent les termes tels que « comme d'habitude », « comme la veille », « comme à l'accoutumée » qui saturent le journal de voyage. Ces journées ritualisées avaient pourtant comme trame de fond une forte incertitude dans une urbanité contraignante pour le sans-abri. Le réveil s'effectue collectivement sous l'édifice du Panthéon rebaptisé « hôtel Panthéon, hôtel Carton », lieu pouvant être appréhendé comme *espace refuge* (Pichon, 1992 : 147) ouvert jour et nuit. Michel le Belge était la plupart du temps réveillé le premier parce qu'il avait du mal à dormir. En réalité, il dormait un temps, puis fumait, se rendormait, et ainsi de suite jusqu'au lever du jour. À Rome, les forces de sécurité publique se sont adaptées aux dynamiques propres à une ville qui est le centre de la Chrétienté (*pax et bonum*, compassion). Contrairement à la police française, le sans-abri n'est pas mal considéré par la *polizia* italienne, une sorte de respect s'instaure : une petite tape sur l'épaule et à grands coups de « s'il vous plaît monsieur », la police joue le rôle de réveille-matin sans violence physique ou verbale. Le Panthéon ouvre ses portes à neuf heures du matin et la présence des sans-abri peut en entraver la visite. Les policiers ou les gardiens du lieu pouvaient même revenir plusieurs fois sans sourciller lorsque personne ne se réveillait. Entre huit heures et neuf heures – après avoir rangé les affaires et mis les sommiers cartonnés à la poubelle –, nous allions à quelques-uns prendre un café dans un des bars-restaurants accolant, puis en général, s'il restait de la monnaie de la veille, quelques bières étaient achetées puis dégustées sous les premiers rayons du soleil. Pendant ce temps, Michel l'Allemand s'occupait des chiens et chargeait la « Ferrari » accompagné de Stella. Ensuite, c'était le moment du départ en direction de notre « poste de travail » pour commencer la manche, le pont Sisto. Ce lieu avait été choisi avant notre intégration dans le groupe, et ce pour plusieurs raisons : pont piéton, calme et agréable puisqu'il est situé au-dessus de l'eau, très fréquenté par les passants et touristes, et par-dessus tout pour son ensoleillement continu. Tout d'abord, nous déposons nos affaires le long des rebords du pont en prenant garde que cela paraisse propre et ordonné. Puis, la manche commençait généralement sans musique, la parole servait d'instrument et chacun devait « faire son euro ». Cette méthode prenait la forme d'un jeu puisque chaque membre du groupe devait tendre la gamelle aux passants et obtenir un euro au minimum. Une fois cette tâche accomplie, la gamelle tournait et la personne suivante s'exécutait. Les deux premières dizaines d'euros récoltées servaient à l'achat d'alcool ; vers dix heures, la bière ne suffisait plus, il était temps de chercher un liquide plus fort. La collecte d'argent continuait ainsi entre rires, allers-retours du supermarché au pont Sisto dans une sorte de flux tendu. Aux alentours de midi, il fallait penser à se nourrir, deux membres du groupe retournaient une fois de plus prendre un peu de nourriture au supermarché. La plupart du temps, le repas s'effectuait sous forme de pique-nique où étaient présents pain, mozzarella, charcuterie, chips. À la fin du déjeuner, la sieste clôturait la matinée. Vers quatorze heures, je prenais le saxophone et mon ami français sa guitare pour quelques heures de musique, entre compositions personnelles, reprises et improvisations. Les autres membres du groupe se relayaient pour tendre le chapeau, et ainsi se saisir des offrandes des donateurs. La présence des chiens n'était pas négligeable. En effet, un certain nombre de passants donnaient deux pièces en précisant : « il y en a une pour les chiens et une pour vous ». Lorsque la musique nous fatiguait, on s'arrêtait un moment puis on reprenait. On peut repérer que lorsque les passants entendaient la musique, ils avaient premièrement l'impression d'une sorte d'échange ; deuxièmement la démonstration d'une certaine volonté de « travailler » ; troisièmement, le bruit perçant des mélodies offrait la possibilité de préparer sa

monnaie : les bénéfiques de la manche musicale étaient importants (jusqu'à 80 euros de l'heure). Jusqu'à dix-huit heures, la collecte de monnaie continuait ainsi avant le retour au Panthéon. À notre arrivée au pied du monument, on retrouvait Sroopy et Nicola, tel un retour à la maison après une journée de travail. Nous partagions les restes d'alcools, de cigarettes, et quelques mots drôles et sympathiques. Le fait d'être en permanence sous l'effet de l'alcool rend la vie plus facile et surtout plus joyeuse. En contrepartie, c'est aussi très fatigant. Pour nous nourrir, nous utilisions deux options. Soit nous allions acheter des plats à emporter et peu coûteux (pizzas, pâtes italiennes, nourriture chinoise, sandwichs, etc.), soit nous préparions nous-mêmes le repas. Cette dernière solution prenait beaucoup de temps. La batterie de cuisine était pour le moins incomplète, les ustensiles avaient donc plusieurs fonctions ou des fonctions détournées¹³. Le fait d'avoir en notre possession une simple marmite demandait une certaine agilité ainsi qu'une maîtrise parfaite du temps de cuisson de chaque aliment pour que le tout soit prêt au même moment. L'ingéniosité et le bon sens devaient prévaloir : à l'abri du vent, un espace sous le Panthéon avait été élu comme lieu de fabrication du repas. Lorsque le repas était fini, nous revenions sur la place devant le Panthéon pour discuter avec d'autres sans-abri mais aussi des touristes et habitants, et continuions à fumer et boire de l'alcool pour pallier le froid, chacun son rythme et sa consommation. Ce qui me paraît primer est que si marginalité il y a, elle n'introduit pas de restriction notable chez le groupe de sans-abri par rapport aux gens « normaux », ni dans la diversité des lieux fréquentés ni dans le nombre d'échanges entre les personnes. Le soir, les bouteilles d'alcools défilaient devant nos yeux fatigués. Nous ne faisons que très peu la manche le soir, seulement pour nous fournir en cigarettes. Néanmoins, il arrivait qu'on aille occuper une terrasse de restaurant avec les instruments de musique pour récolter quelques pièces comme le raconte cette note :

« On a déjà bu plusieurs bouteilles et Michel nous chauffe pour aller se faire une terrasse, alors c'est parti. Au bout de trois chansons, on s'en va direct', car les notes commencent à avoir beaucoup de mal à sortir ! Avec l'argent, on rachète une bouteille d'alcool juste avant que le magasin ferme ses portes » [7 décembre 2004].

La peur de manquer d'alcool est une obsession permanente. Une bouteille à moitié vide signifiait instantanément l'émergence de discussions sur les moyens de se procurer la suivante, un sujet qui soude le groupe. Enfin, chaque membre du groupe allait se coucher à son rythme. La proximité des corps en cette période de grand froid était de rigueur. La protection mitoyenne se révélait être une seconde raison puisque se mettre à l'écart durant la nuit entraîne le risque d'un vol ou d'une agression : « la fréquence des agressions pousse les clochards à ne jamais rester seuls » (Guibert-Lassalle, 2006 : 54).

En somme, la quasi-totalité des activités journalières se déroule dans l'espace public, aux vues de tous. Sans conteste, le manque d'intimité est très présent, il faut s'en arranger, faute de mieux. Il faut par exemple imaginer des touristes en train de photographier le Panthéon, à seulement quelques mètres des sacs de couchage amenant certains à avancer la thèse, aujourd'hui critiquée (Declerck, 2001 ; Damon, 2002), d'une culture de la place publique (Gaboriau, 1993 : 100). Au fur et à mesure, on s'accommode de cette gêne et le trouble disparaît assez rapidement. On s'approprie l'espace de la rue à la fois symboliquement (on est chez soi) et matériellement (affaires personnelles, sacs de couchage, batterie de cuisine, chiens, etc.). Paradoxalement, on y développe aussi plus aisément une intimité que dans d'autres cadres spatiaux tels que les foyers où la contrainte institutionnelle est forte (Bruneteaux et Blanchard, 2019). Pour preuve, la délimitation de l'espace, imposée par les sans-abri, est respectée par les passants : on ne franchit pas cette frontière sans y être invité.

S'appuyant sur Goffman, Damon (2002) préfère parler de « déculturation » ou de « désadaptation » plutôt que de « désocialisation ». En effet, le processus de désocialisation est

¹³ Nous fonctionnions de la manière suivante : deux boîtes de conserve emplies d'alcool à brûler avec une grosse casserole posée par-dessus.

compris comme un mécanisme irrémédiablement involutif. Aussi, il semble davantage pertinent de ne pas s'arrêter au seul processus de désocialisation dont on a vu qu'il n'est pas forcément pertinent chez ce groupe de sans-abri finalement très sociable et, d'une certaine manière, intégré. La ritualisation des interactions quotidiennes lui permet d'y occuper légitimement une place. À l'instar des punks étudiés par la géographe D. Zeneidi (2010), les sans-abri rencontrés tentent à se démarquer par leur mode de vie en refusant par exemple les propositions de logement social qui selon eux constituent un risque d'effritement des solidarités et par conséquent de leur identité de sans-abri. Le Panthéon et le pont Sisto peuvent être appréhendés comme des territoires d'interconnaissance, de reconnaissance (possibilité de maintenir des liens de sociabilité) et de repères où occuper l'espace signifie en réalité le revendiquer (y établir ses règles) et symboliquement le renommer pour se le réapproprier.

Discussions et conclusion

Les sans-abri, contrairement à l'image répandue du nomade du néant, ont bien une logique d'occupation relativement stable d'un espace défini et plus ou moins balisé dans la ville. Comme nous le rappelle C. Girola, « malgré les contraintes matérielles, les "oubliés" et violences institutionnelles ainsi que les souffrances physiques et symboliques subies dans leur vie quotidienne, ces personnes réussissent individuellement, à deux ou en petit groupe, à conquérir, parfois d'une manière fragile, un territoire surtout adaptatif [...] » (2005 : 66). Certes, la méthode d'enquête n'a pas permis de toucher un grand nombre de sans-abri. Néanmoins, elle a pu se concentrer sur un groupe entier et analyser les logiques qui l'animaient. Nous avons montré que ces sans-abri constituaient un groupe à part entière, avec des intérêts communs où les membres interagissaient selon des normes et des règles établies au fil du temps. Le sentiment d'appartenance les aide dans leurs activités quotidiennes, leur apportant protection et reconnaissance mutuelles dans un processus de conquête de l'espace urbain. Malgré les tensions quotidiennes, les liens restent suffisamment institutionnalisés pour se maintenir : l'expérience commune oblige à des logiques de socialisation particulières par la construction d'amitiés de survie par exemple. La prise de conscience de l'intérêt collectif permet de développer des stratégies créatives pour permettre aux membres non seulement de survivre, mais aussi de satisfaire des besoins inutiles et de se consacrer à des activités qui ne sont pas nécessairement liées à la subsistance.

Le positionnement identitaire se construit à travers les logiques d'occupations de l'espace. Le refus de se loger dans le parc locatif pourtant relativement accessible à cette époque, constitue une preuve de la force de cette relation¹⁴ d'une population soumise à des schèmes de développement qu'elle juge opposés (l'assistance publique et la charité privée). En retour, de ces espaces revendiqués que sont le Panthéon ou le pont Sisto notamment, émergent des logiques de socialisation singulières puisque l'affinité, pourtant à la base des relations amicales, prend un caractère à la fois volontaire et contraint. Le partage des tâches et la conduite d'activités communes participent de la socialisation des membres du groupe. Les relations sociales entretenues forgent l'identité des individus qui se définissent à la fois comme *barbone* et occupent un espace urbain qui lui-même renforce la construction des identités. L'existence d'un

¹⁴ En effet, comme l'ont justement signalé Ernesto d'Albergo et Daniela De Leo (2018), jusqu'à la première moitié des années 2010, une large partie du centre historique de Rome – les aires moins touristiques, bien évidemment – se trouvait à l'abandon et plusieurs *no mans land* – contrôlées par la criminalité organisée – traversaient le territoire de la *caput mundi* (encore aujourd'hui, par exemple, plusieurs immeubles des quartiers centraux de Termini et San Lorenzo restent occupés illégalement. Voir Davoli, 2020). À l'époque, les prix des locations immobilières étaient bien au-dessous des moyennes enregistrées dans les autres capitales européennes (Van Gent, 2010) mais cette tendance a changé avec les premiers travaux de requalification du centre historique de Rome, réalisés à partir du 2005, et la *gentrification* de certains secteurs urbains qui a obligé de plus en plus de résidents à migrer vers des quartiers plus périphériques ou périurbains (Volpe, 2019). Pour une perspective comparée, voir aussi Gospodini, 2005 ; Kazepov, 2005).

« nous » ne se construit pas uniquement en opposition à d'autres groupes sociaux, mais surtout dans une occupation spatiale qui fournit une certaine matérialité, un espace domestique, voire familial, et des repères partagés. Les logiques de socialisation qui s'exercent s'articulent autour de réactions parfois antinomiques entre amour et haine, sincérité et utilisation de l'autre, compassion et égoïsme. Plus qu'un rapport utilitaire au territoire, les logiques d'occupations des espaces – qui passent en partie par la ritualisation d'activités – participent à amenuiser leur caractère anonyme en leur redonnant des significations pour ceux qui les occupent (séparation entre espace de couchage, espace de travail, espace de fête¹⁵, etc.).

Il faut cependant éviter les débordements romantiques qui exaltent l'hédonisme et le fatalisme de la rue, car l'habitude de la précarité et la normalisation de la pauvreté ont un effet profondément délétère sur l'équilibre psychologique des sans-abri, qui sont souvent victimes d'aliénation ou de formes plus ou moins graves de psychose. Aujourd'hui, la situation des sans-abri à Rome s'est considérablement détériorée : dans un contexte de récession économique, le discours nationaliste du "les Italiens d'abord" et les politiques de surveillance de l'espace public ont facilité l'apparition de formes de discrimination de plus en plus acceptées et ont renforcé l'image négative des habitants de la rue, trop souvent relégués au rang d'ennemis de l'ordre établi. Imaginer de nouveaux espaces de partage, permettra l'intégration des marginaux et créera des îlots d'accueil dans un océan urbain interdit : si la Ville éternelle veut préserver son caractère de nombril du monde, de centre spirituel et de patrimoine de l'humanité, ce sont probablement les objectifs que les nouvelles politiques urbaines devront poursuivre.

Références

- Anderson N.**, 1993 [1^{ère} éd. 1923]. *Le Hobo : sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan.
- Beauchez J., Bouillon F., Zeneidi D.**, 2017, Zone : l'espace d'une vie en marge. *Espaces et sociétés*, 171(4), 7-18.
- Blatgé M.**, 2014, Objectiver sa position à la sortie du terrain : l'exemple d'une enquête parmi les déficients visuels. *Revue Interrogations*, 18. (NS Implication et réflexivité – juin). En ligne <http://www.revue-interrogations.org/Objectiver-sa-position-a-la-sortie>
- Bourgeois P.**, 1992, Une nuit dans une "shooting gallery". Dans Actes de la recherche en sciences sociales, 94, *Économie et morale*. 59-78.
- Bruneteaux P., Blanchard C.**, 2019, Vivre sa vie intime dans les foyers de SDF », *Journal des anthropologues*, 156-157(1), 105-125.
- Choppin K., Édouard G.**, 2013. *Les sciences sociales et le sans-abrisme. Recension bibliographique de langue française 1987-2012*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne.
- Cooley C. H.**, 1909. *Social organization: A study of the larger mind*, New York, NY, Charles Scribner's Sons.
- D'Albergo E., De Leo, D** (eds.), 2018, *Politiche urbane per Roma. Le sfide di una Capitale debole*, Roma, Edizioni Università La Sapienza.
- Dambuyant-Wargny G.**, 2004. "Sans toit ni loi" : les exclus. *Ethnologie française*, 37, n°2, 499-508.
- Damon J.**, 1996. La gare des sans-abri. Un miroir de la question sociale, *Les annales de la recherche urbaine*, 71, 120-126.
- Damon J.**, 2002. *La question SDF*, Paris, PUF.
- Davoli C.**, 2020, Le occupazioni degli spazi di edilizia residenziale pubblica a Roma. Il caso-studio del Quarticciolo, genesi e significati di un fenomeno collettivo, *Argomenti*, (15), 39-58.
- Dequiré A-F.**, 2010. Le Corps des sans domicile fixe : de la désinsertion sociale à la disqualification corporelle, *Recherches & éducations*, 9(3), 261-286.

¹⁵ Les fêtes importantes telles que Noël ou un anniversaire étaient situés dans un lieu différent, forcément en dehors du Panthéon, le lieu de résidence. Cette attitude est à considérer à nouveau comme une volonté de spatialisation différenciée des socialisations.

- Declerck P.**, 2001. *Les naufragés, Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon.
- Durkheim É.**, 1967 [1^{ère} éd. 1893]. *De la division du travail social*, Paris, PUF.
- Fio.Psd**, 2018, "le persone senza dimora in italia", <https://www.fiopds.org/persona-senza-dimora/>
- Firdion J.-M., Marpast M.** (dir.), 2000. *La rue et le foyer*, Paris, PUF, Cahier de l'INED.
- Gaboriau P.**, 1993. *Clochards, l'univers d'un groupe de sans-abri parisien*, Paris, Julliard.
- Gardella É.**, 2016. Temporalités des services d'aide et des sans-abri dans la relation d'urgence sociale : Une étude du fractionnement social, *Sociologie*, 7(3), 243-260.
- Girola C.**, 2005. Le temps et l'espace : deux termes indissociables pour la compréhension des pratiques identitaires des personnes sans abri, in Ballet Danielle (dir.), *Les SDF. Visibles, proches, citoyens*, Paris, PUF, 65-78.
- Gospodini A.**, 2005, Urban development, redevelopment and regeneration encouraged by transport infrastructure projects: The case study of 12 European cities, *European Planning Studies*, 13:7.
- Grand D.**, 2017. *L'hébergement social des SDF. Ethnographie de l'expérience vécue des hébergés*, Paris, L'Harmattan.
- Goffman E.**, 1975 [1^{ère} éd. 1963]. *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit.
- Guibert-Lassalle A.**, 2006. Identités des SDF, *Études*, 405(7), 45-55.
- ISTAT**, 2015. "Le persone senza dimora", 10 décembre 2015, https://www.istat.it/it/files/2015/12/Persona_senza_dimora.pdf
- Join-Lambert M.-T.**, 2006. Une enquête d'exception. Sans-abri, sans-domicile : des interrogations renouvelées, *Économie et statistique*, 391-392, p. 3-14.
- Joseph I.**, 2005. Aspects cosmopolitiques de l'errance urbaine : l'ethnographie des SDF, *Tumultes*, 24(1), 111-143.
- Kazepov Y.**, 2005, Cities of Europe: Changing contexts, local arrangements, and the challenge to social cohesion, *Cities of Europe*, 1, 3-33.
- Le Bon G.**, 1963. *Psychologie des foules*, Paris, PUF.
- Lévi-Strauss, C** (1948). *La Vie familiale et sociale des Indiens Nambikwara*, Paris, Société des américanistes.
- Mauss M.**, 2007 [1^{ère} éd. 1925]. *Essai sur le don : formes et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF.
- Lepoutre D.**, 1997. *Cœur de banlieue : codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob.
- Ortner S.**, 2016, Dark anthropology and its others: Theory since the eighties, *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, 6(1), 47-73.
- Pagès M.**, 1986. *La vie affective des groupes*, Paris, Dunod.
- Paugam S.**, 2005. Détresse sociale et citoyenneté, in Ballet Danielle (dir.), *Les SDF. Visibles, proches, citoyens*, Paris, PUF, 241-253.
- Paugam S.**, 2008. *Le lien social*, Paris, PUF.
- Peatrik A.-M.**, 2009, *Du texte au terrain : temps, durée, assignation dans la relation d'enquête*, Ateliers du LESC 33.
- Pichon P.**, 1992, La manche, une activité routinière, *Les annales de la recherche urbaine*, Paris, ministère de l'Équipement, du Logement, des Transports et du Tourisme, 57-58,146-157.
- Pichon P.**, 1996. La manche, une activité routinière. *Annales de la recherche urbaine*, n°57-58, 147-157.
- Pichon P.**, 1998. Un point sur les premiers travaux sociologiques français à propos des sans-domicile fixes, *Sociétés contemporaines*, 30, 1998, 95-109.
- Pichon P.**, 2007. *Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile fixe*, Paris, Aux lieux d'être.
- Quaglia M.**, 2005. L'espace public, scène de la vie quotidienne des personnes sans domicile, in Ballet Danielle (dir.), *Les SDF. Visibles, proches, citoyens*. Paris, PUF, 120-131.
- Reichel-Dolmatoff G.**, 1968, Desana. Simbolismo de los indios tukanos del Vaupés. Bogotá, Universidad de los Andes.

- Reichel-Dolmatoff G.**, 1970, *Amazonian Cosmos, The Sexual and Religious Symbolism of the Tukano Indians*, Chicago, University of Chicago Press.
- Rouay-Lambert S.**, 2001, SDF et citoyens dans l'espace public. In : *Les Annales de la recherche urbaine*, 90, Les seuils du proche, 165-172;
- Scandurra G.**, 2005. *Tutti a casa. Il Carracci: un'etnografia dei senza fissa dimora in Italia*. Rimini, Guaraldi.
- Scandurra G.**, 2014. Antropologia e marginalità urbane. Il caso di un dormitorio pubblico a Bologna". *DADA Rivista di antropologia postmoderna*, 16, 293-322.
- Simay, P.** (2009). 4 : Walter Benjamin : la ville comme expérience. Dans : Thierry Paquot éd., *Le territoire des philosophes* (pp. 63-79), Paris, La Découverte.
- Stuart H.**, "Lee Halpin, Filmmaker, Dies While Investigating Homelessness For Journalism Internship", 04/05/2013, https://www.huffpost.com/entry/lee-halpin-homelessness-journalism-internship_n_3023027
- Techt T.**, 1998, At Home in the Street. Street Children of Northeast Brazil. *Children, Youth and Environments*, 14(2), 307-309.
- Tilly C.**, 1995, Contentious Repertoires in Great Britain, in Traugott (M.), *Repertoires and Cycles of Collective Action*, Durham NC., Duke University Press.
- Tournay V.**, 2001. Introduction, in Virginie Tournay (dir.), *Sociologie des institutions*, Paris, PUF, 3-8.
- Vexliard A.**, 1952. Le clochard : un homme sans histoire, *L'évolution psychiatrique*, 3, 507-527.
- Vexliard A.**, 1957. *Le clochard. Étude de psychologie sociale*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Van Gent W. P. C.**, 2010, Housing Context and Social Transformation Strategies in Neighbourhood Regeneration in Western European Cities, *International Journal of Housing Policy*, 10:1, 63-87.
- Volpe S.**, 2019, L'Esquilin, un quartier central de Rome objet d'un programme de réhabilitation urbaine (1990-2015). Un cas de gentrification en trompe-l'œil ?, *Les Cahiers d'EMAM. Études sur le Monde Arabe et la Méditerranée*, 31.
- Zeneidi D.**, 2010, Une entrée par l'espace pour comprendre la marge. *VST - Vie sociale et traitements*, 106(2), 108-111.
- Zeneidi-Henry D., Fleuret S.**, 2007, Fixes sans domicile, réflexion autour de la mobilité des SDF, *L'Espace géographique*, 36(1), 1-14.